

10217

AUGUSTE GASSER

1863—1925

par

J. JOACHIM et C. OBERREINER



Extrait de la „Revue d'Alsace“



110

IMPRIMERIE DU « JOURNAL DE THANN »

— 1926 —



Auguste Gasser
(1863-1925)

AUGUSTE GASSER

1863—1925

Toute droite, toute simple, toute modeste, la vie de M. Auguste Gasser semblerait peu intéressante à un biographe avide d'aventures romanesques ou d'épisodes dramatiques, et il se détournerait vite d'une existence quasi monacale de célibataire érudit. Cette existence, au reste, vue du dehors, n'a fait que répéter celle de tant de milliers d'autres alsaciens de la même génération : l'enfance heureuse et insouciant, au paradis d'entre Vosges et Rhin; puis le coup de foudre de la guerre et la catastrophe de l'annexion; la dure expérience de la domination étrangère, et un jour, le départ vers la vieille France, qui, malgré tout, était un exil; là-bas, la longue attente, presque sans espoir; enfin, les inquiétudes, les souffrances et les deuils de la grande guerre, suivis des joies immenses de la victoire et du retour. Tout cela n'est que trop connu, et n'attire plus guère la curiosité. Aussi bien n'écrivons-nous pas pour les amateurs de romans; mais à ceux qui savent la qualité d'âme que dissimulait mal tant de modestie; aux savants qui ont apprécié l'étendue, la diversité et la sûreté des connaissances de l'ancien directeur de la *Revue d'Alsace*; aux amis surtout qui ont connu, par une expérience très douce, la bonté de son cœur et la fidélité de ses affections, nous offrons ces quelques pages. Si imparfaites, si incomplètes qu'elles soient, elles évoqueront à leur souvenir la figure d'un fils de l'Alsace qui ne cessa de faire honneur à son pays.

Auguste-Louis-Joseph Gasser était né à Soultz (Haut-Rhin) le 22 mars 1863. Il sortait d'une vieille famille de bourgeoisie alsacienne, qui semble avoir habité Soultz dès le xv^e siècle, et qui, émigrée en Suisse lors de la guerre de Trente Ans, revint se fixer en haute Alsace au milieu du xvii^e. C'est à Hagenbach que naquit, en 1736, le trisaïeul d'Auguste Gasser, *Théobald-Mathieu* qui, docteur en médecine et en philosophie, s'établit à Soultz, et y exerça la médecine jusqu'à sa mort en 1782. Son bisaïeul, *François-Xavier*, s'était allié aux Deville, de Wattwiller, dont plusieurs membres ont joué un rôle intéressant dans l'histoire du pays. Son grand-père, *Joseph-Napoléon*, directeur d'une école supérieure à Soultz, puis à Guebwiller, avait épousé Prosperine Catoire d'Alincourt, fille de J.-B.-Henri-César d'Alincourt, ancien officier du génie et professeur de mathématiques. Son père, enfin, *Armand Gasser*, pharmacien à Soultz, avait épousé Emilie-Frédérique-Charlotte Saigey, fille d'un juriste distingué, et nièce du physicien Jacques Saigey, collaborateur de Raspail, et auteur de divers ouvrages de vulgarisation scientifique (1). Un membre de sa famille, né à Montbéliard, avait été au Maroc au xviii^e siècle; un autre Gasser avait servi en Amérique sous Lafayette; d'autres encore, plus lointains, avaient étudié en Avignon, ou professé en Souabe.

Comme on le voit, le futur écrivain, naturaliste, archéologue et historien, avait de qui tenir, et c'est avec raison qu'il s'intéressait tout particulièrement à ses ancêtres, dont les aptitudes variées revivaient en lui. Rien ne pouvait lui faire plus de plaisir qu'un renseignement inédit sur quelque membre de sa famille : sa volumineuse correspondance avec ses amis en fait foi.

(1) Nous empruntons ces détails au *Livre d'Or de la ville de Soultz* d'Auguste Gasser, p. 210 et suiv., ainsi qu'à sa correspondance avec M. Oberreiner.

Il commença ses études à Colmar, chez les sœurs de la Providence de Ribeauvillé, à qui il dut les premiers éléments de son instruction et de son éducation, et pour lesquelles il professa toujours une reconnaissante vénération. Il cessait d'être leur élève lorsque survint l'annexion de 1871. « Je sortais alors, écrivait-il plus tard, de l'école enfantine de sœur Ludvina, la pauvre martyre des allemands, et je n'avais appris chez elle que le français, puisqu'alors nous étions français; mais je n'étais plus d'âge à rester dans cette classe. On me mit chez les Frères, à l'école primaire, où on avait accepté le programme allemand, et du jour au lendemain, plus de français ! Je suis rentré de la première classe tout en larmes, en disant que je ne voulais plus aller dans cette école. On m'a mis alors au collège libre (2) ». Le directeur, l'abbé Martin, l'y admit, en effet, en huitième (3); mais au bout d'un an le collège libre, à son tour, était fermé par les Allemands, et Auguste Gasser, en raison de son âge et de sa santé délicate, ne put suivre ses camarades à Lachapelle-sous-Rougemont où ses maîtres étaient allés se réfugier : il n'aurait pu supporter l'internat. Il prit donc des leçons privées jusqu'au moment où, sa santé semblant un peu raffermie, on le mit en 1877 au Lycée de Belfort. Il y demeura deux ans. Une bronchite chronique le contraignit alors d'interrompre ses études, et c'est ainsi qu'il dut renoncer à acquérir le moindre grade universitaire. Il se plaisait pourtant, plus tard, à évoquer le souvenir de son bref contact avec les maîtres de l'Université. « J'avais au Lycée de Belfort, écrivait-il par exemple, comme professeur d'allemand en 1878, un ancien professeur du collège d'Altkirch, M. Grünfelder... Ce professeur faisait un cours très agréable. Les mauvaises langues disaient qu'on y faisait de tout,

(2) Lettre à M. E. Gall, de Colmar, du 29 janvier 1919.

(3) Le Collège libre de Colmar, à propos de l'ouvrage d'A. M. P. Ingold. *Revue d'Alsace*, 1909, p. 71-76.

excepté de l'allemand : pour moi, j'estime qu'on y faisait surtout du patriotisme, et j'en ai gardé un profond souvenir, avec tout l'allemand que je sais, mais qui constitue un médiocre bagage... (4) ». Il ne se vantait pas : les seules lignes de lui, écrites en allemand, qu'il nous ait été donné de voir, ne rappellent que de très, très loin la langue de Goethe. Mais du moins les leçons de patriotisme de l'excellent M. Grünfelder n'avaient pas été perdues.

De retour à Soultz, il ne se remit que très lentement, et occupa ses loisirs forcés à étudier les sciences naturelles sous la direction de son père, maître excellent. « Ce n'était pas un vulgaire droguiste-apothicaire, mais il considérait sa profession comme l'auxiliaire de la médecine, et faisait de la matière médicale une étude constante. Il forma de nombreux élèves, dont quatorze devinrent pharmaciens. Il leur donnait de fréquentes leçons de chimie au laboratoire, de botanique dans des excursions nombreuses faites avec eux dans les Vosges, de minéralogie et autres sciences naturelles, et aussi de mathématiques et de latin, car la plupart de ses élèves lui arrivaient enfants du peuple, ayant à peine une instruction primaire. Il rédigea pour eux plusieurs ouvrages d'histoire naturelle que sa trop grande modestie l'empêcha de publier, et qui sont restés manuscrits... Il avait réuni une belle collection de minéralogie, un herbier de plantes vosgiennes, et de nombreux spécimens de plantes de Suisse et de France (5). » Rien d'étonnant si, à l'école d'un tel maître, Auguste Gasser se prit pour les sciences naturelles d'une passion qui dura autant que sa vie, et si, parlant des jeunes gens d'aujourd'hui, il se plaisait à opposer à la science livresque et au « bourrage » des uns, à la passion exclusive des autres pour les sports, l'éducation qu'il avait reçue

(4) Lettre à M. Oberreiner, du 28 février 1904.

(5) Henry Carnoy, *Dictionnaire biographique international des écrivains...*, tome XVI, p. 25.

et le goût de ce qu'il appelait « la science aimable ». — « Où est le temps où mes camarades et moi, lettrés et mathématiciens, nous partions en groupe faire des excursions en récoltant des plantes, des insectes et des échantillons géologiques ? C'était du sport aussi, mais du sport intelligent (6). » Enfin n'oublions pas qu'à Colmar, où il faisait de longs séjours dans la demeure de ses grands-parents, 37, rue des Juifs, il eut la bonne fortune de rencontrer des savants de premier ordre comme G. A. Hirn, comme Faudel, Claudon, et surtout Gustave Bleicher, gloires de la Société d'Histoire Naturelle de Colmar, dont Auguste Gasser fut membre dès 1885. Il nous rappelait naguère combien il avait appris en aidant Faudel au rangement des collections géologiques, entomologiques et préhistoriques du musée des Unterlinden (7). Aussi quand ce savant mourut, il tint à lui consacrer une notice biographique (8).

Mais déjà le jeune naturaliste glissait vers l'archéologie et l'histoire. Il a raconté lui-même (9) comment, cherchant une voie, il avait accepté d'être correspondant de l'*Express*, de Mulhouse, et comment il y avait publié une *Notice sur la commanderie de Malte à Soultz* (10), que venait d'acquérir le baron de Heeckeren d'Anthès, quand, devant les bâtiments de cette commanderie, il fit la rencontre et la connaissance d'Armand-Ignace Ingold. Ce fut l'origine de relations suivies entre l'archéologue débutant et son aîné, et plus tard Auguste Gasser aimait à reconnaître tout ce qu'il devait à M. Ingold père qui, disait-il, « m'a lancé dans la voie de l'histoire et de l'archéologie (11) ».

(6) Lettre à M. Joachim, du 7 août 1922.

(7) Lettre à M. Joachim, du 5 septembre 1924.

(8) *La Nature*, 1893.

(9) Biographie d'Armand-Ignace Ingold, *Revue d'Alsace*, 1906, page 561.

(10) *Express*, du 18 novembre 1886.

(11) Lettre à M. Oberreiner, 8 octobre 1906.

Ce fut M. Ingold qui, lors de ses visites à Colmar, le présenta à Saillé, fondateur du *Touriste en Alsace*, et l'engagea à envoyer des articles à ce recueil illustré, malheureusement éphémère. Il y donna d'abord, sous de simples initiales, une *Excursion aux vallées de Freundstein et de Rimbach* (12), puis une réédition, remaniée et augmentée, d'une notice d'A.-I. Ingold, parue dans le *Journal de Mulhouse*, sur *Le prieuré de Thierenbach* (13). Il ne cessa plus désormais, de s'intéresser à l'histoire de ce monastère qui devait lui fournir le sujet de son dernier ouvrage, et, comme il le prédisait, son « chant du cygne ».

Entre temps, la trouvaille qu'il avait faite, près de l'hôpital de Soultz, d'un fragment de couteau en silex taillé jaspoïde, dans la même couche géologique qui avait fourni le fameux crâne d'Eguisheim, et pouvait servir à dater celui-ci, lui donna occasion de publier, en collaboration avec Bleicher, une *Note sur la découverte du silex taillé dans le lehm de Soultz* (14). La découverte était d'importance; le *Temps* en parla, et quelques jours après, le commissaire de police se présenta chez le jeune archéologue. Après s'être enquis de la réalité des faits, il lui reprocha sévèrement de n'en avoir point fait part aux professeurs de Strasbourg. La réponse fut courte et nette : M. Bleicher était son compatriote et son maître, tandis que les *Herren Professoren* de Strasbourg étaient des étrangers pour lui (15).

Enfin, un ami de son père, alors maire de Soultz, s'adressa à lui pour faire le classement des archives

(12) *Le Touriste en Alsace*, 13, 20 et 27 avril 1889.

(13) *Ibid.* 16 novembre 1889 à 4 janvier 1890, et tiré à part in-12 de 44 pages.

(14) *Bull. soc. hist. nat. Colmar*, 1889-1890, p. 247. — En 1893 il donna au même recueil une *Note sur quelques vestiges préhistoriques des environs de Soultz*. Sur le même sujet encore, il publia dans la *Feuille des jeunes naturalistes*, fondée à Mulhouse en 1870, une *Nouvelle contribution à l'étude du lehm dans la vallée rhénane* (1893, p. 165-166).

(15) *Le Miroir Dijonnais*, juillet 1920.

de la ville. Auguste Gasser en profita pour amasser sur l'histoire de son pays natal une abondante moisson de documents et de notes, qui allaient bientôt lui permettre d'entreprendre son importante et très belle *Histoire de Soultz*. Mais ce n'est plus en Alsace qu'il devait l'écrire.

En 1892, Auguste Gasser perdit sa mère. Comme lui-même n'avait pu, à cause de sa santé toujours délicate, songer à fonder une famille, il se trouva seul avec son père, alors âgé de soixante ans, et qui depuis dix années avait remis sa pharmacie en d'autres mains. Rien ne les retenait plus au pays où la vie près du foyer désert leur était devenue pénible. Ils se décidèrent donc à quitter l'Alsace, et comme la sœur d'Auguste Gasser avait épousé peu auparavant M. Munsch, notaire à Mantoche, dans la Haute-Saône, c'est à Mantoche que toute la famille se retrouva. Une nouvelle période commençait dans l'existence de notre ami : elle ne devait être ni la moins active, ni la moins féconde.

Transplantez un alsacien dans une autre province : il s'y adaptera, sans doute, car notre race est, depuis des siècles, accoutumée aux alternatives des exils et des retours; mais il ne se laissera point assimiler, et restera toujours fidèle au sol natal. Auguste Gasser, nous le verrons, s'intéressa à la Franche-Comté; il l'étudia avec ardeur, il s'y attacha même, mais c'est l'Alsace d'abord qui occupait ses pensées, qui remplissait son cœur, et restait l'objet préféré de ses études. Il faut lire les lettres qu'aussitôt après son départ il écrivait à un ami de Soultz, associé depuis des années à ses recherches, à ses promenades et à celles de son père, et qui, jeune instituteur, venait précisément d'être nommé dans sa ville natale. Ce ne sont que vérifications à faire, dessins à exécuter, documents à voir aux archives. « Vous prendrez les

pièces suivantes, en ayant grand soin de reformer les liasses, et de ne pas changer l'ordre des pièces... Je vous prierai de me dessiner en grandeur naturelle... les sceaux qui s'y trouvent attachés...; de rechercher l'acte de naissance de Virginie de Waldner..., de calquer bien exactement la signature de Mme d'Oberkirch...; de m'envoyer un dessin exact des mesures qui sont contre le pilier à côté de l'entrée latérale de l'église, ainsi que le dessin du Klapperstein. J'aimerais bien aussi avoir un dessin de la Kappel vue du Feldgraben et de cette porte murée en ogive qu'on voit dans le mur d'enceinte... (16) ». Et les questions se suivent ainsi pendant des pages. Quinze jours après, le naturaliste reprenant ses droits, c'est une longue série d'échantillons de roches qu'il réclame à son ami (17), en attendant que les plantes aient leur tour. Le St-Peterberein des Archives, le porphyre rouge du Saulager, le *Mulgedium alpinum* du Ballon (18), tout ce qui est du pays l'intéresse au même degré, et sa vie à Mantoche n'est vraiment alors que la continuation de celle de Sultz (19).

A cette époque, d'ailleurs, l'objet de ses recherches allait se préciser. Lors de la mort de sa mère, il avait

(16) Lettre à M. Emile Gall, 24 décembre 1892.

(17) Lettre à M. Emile Gall, 14 janvier 1893.

(18) Lettre à M. Emile Gall, 13 avril 1893.

(19) Plus tard, du reste, il en sera de même à l'égard d'un autre ami, M. Charles Wetterwald, comme en témoigne largement la partie de la correspondance qu'a pu conserver ce dernier. C'est ainsi qu'Auguste Gasser demande à son correspondant, en 1920, de l'*allium nigrum*, plante transportée de Palestine dans les vignes de Heissenstein près de Guebwiller, pour en doter la Bourgogne; qu'il le prie, le 25 février 1922, de rechercher à Sultz, l'acte de mariage de Moguntz, ancien curé constitutionnel de cette ville; qu'il lui exprime plus tard le désir d'avoir le plan des ruines du Hugstein. Il donne aussi à son ami des conseils d'archéologue relativement à ses découvertes au Schlossbuckel (28 août 1922), puis aux fortifications de l'Oberlinger (6 mars 1924). Pour tout ce qui concerne la région de Sultz et de Guebwiller, les monnaies et les médailles d'Alsace, il y aurait dans la correspondance que conserve M. Charles Wetterwald ample matière à de longues notes; il nous faut, à notre vif regret, renoncer dans cette notice à tout dire.

échangé des lettres avec la fille de Joseph Liblin, fondateur et directeur de la *Revue d'Alsace*, qui était de ses parents. « Je lui avais écrit combien je m'intéressais à l'histoire de l'Alsace, et que j'avais entrepris l'histoire de Soultz, ma ville natale. Joseph Liblin me proposa de la publier dans sa Revue. Je fus heureux, comme l'on pense, de cet accueil fait à mes jeunes débuts, et j'acceptai (20) ». C'est ainsi que, dans la dernière livraison de l'année 1892 parut le premier chapitre de son *Histoire de la Ville et du Bailliage de Soultz*, son principal ouvrage, dont la publication devait se poursuivre jusqu'à la veille de la grande guerre (21), et qu'il compléta par un *Livre d'or de la Ville de Soultz* paru en 1909 et 1910 dans la *Bibliothèque de la Revue d'Alsace* (22).

« La tâche que je me suis imposée n'est pas seulement l'histoire de Soultz : c'est *l'histoire d'une petite ville d'Alsace*. En effet, l'histoire de nos petites villes se ressemble, et elle n'avait pas encore été faite ». Ainsi définissait-il, dès 1894, le dessein de son ouvrage (23). Et lorsqu'il rendit compte du beau travail achevé, son compatriote et ami, M. l'abbé Ackermann, ne faisait sans doute que préciser une pensée dont il avait été le confident, en écrivant : « Pour caractériser l'Alsace et son passé, on a montré tantôt la grande ville, Strasbourg ou Colmar, tantôt les dix villes libres... Tous ces aspects sont réels, mais ce sont des aspects particuliers. Le fond de l'Alsace, son âme calme et constante, vivante et indépendante,

(20) A. Gasser. Le R. P. Ingold, « *Revue d'Alsace* », 1923, page 367.

(21) *L'Histoire d'une petite ville de Haute-Alsace (Soultz)* s'est poursuivie dans la Revue de 1892 à 1906. Puis sont venus : *Les villages disparus du bailliage de Soultz* en 1911. *Les villages du bailliage de Soultz* en 1911 et 1912 et *La prévôté de Hartmannswiller* en 1913. En 1912 et 1913 paraissait aussi *Un village de la Haute-Alsace : Wuenheim*, en collaboration avec M. Oberreiner.

(22) 1 vol. in-8°, 441 pages, avec de nombreuses illustrations.

(23) Lettre à M. Emile Gall, 12 août 1894.

ne la trouverait-on pas mieux encore, plus pure, plus inaltérée dans le cas cent fois répété de la petite ville ? ... Lorsqu'on regarde ces villes sans nombre, entourées de leurs villages, dont leurs murs devenaient parfois le refuge, et toutes semblables, avec leur constitution, leur autonomie bourgeoise, leur indépendance, on voit dans cette similitude l'effet d'un même sol, d'une même terre féconde, d'une même atmosphère radieuse : là est la vraie unité du pays d'Alsace (24) ».

Là est du moins ce que voulait montrer Auguste Gasser, en même temps qu'il élevait à sa ville natale un véritable monument. Ajoutons sans plus tarder que Soultz devait lui témoigner sa reconnaissance en donnant, de son vivant même, son nom à une des rues de la vieille cité. Dans sa séance du 30 janvier 1924, le Conseil municipal décida, en effet, de nommer *rue Auguste Gasser* l'ancienne rue des Béguines, le Griene Winckel, devenu fort improprement l'Impasse Verte (25).

La publication de l'Histoire de Soultz avait mis Auguste Gasser en relations de plus en plus suivies avec son cousin Liblin. Celui-ci se sentant vieillir, songea bientôt à prendre comme son auxiliaire, et à désigner comme devant être un jour son successeur à la *Revue d'Alsace* ce jeune parent instruit, actif, et dévoué de toute son âme à leur chère province. Il en fit donc, dans l'été de 1894, son secrétaire de rédac-

(24) A. Ackermann. *Réflexions sur l'Alsace, à propos de l'histoire d'une ville*, dans *Le Messager d'Alsace-Lorraine*, 20 et 27 décembre 1913.

(25) Lettre à M. Ch. Wetterwald, 4 février 1924. — Nous permettra-t-on de nous associer ici à un vœu exprimé au lendemain de sa mort par quelques-uns de ses compatriotes dans le *Journal de Guebwiller* ? « La commune de Soultz s'honorerait, y lisait-on, le 5 août 1925, en faisant placer sur sa maison natale une plaque de marbre rappelant aux passants qu'ici est né, le 22 mars 1863, M. Auguste Gasser, écrivain, naturaliste, archéologue et historien français. »

tion (26), et Auguste Gasser exerça ces fonctions jusqu'à la mort du fondateur de la *Revue* en 1899. Ce ne fut pas toujours sans mérite, étant donné le caractère difficile de son directeur. Il a raconté lui-même, par exemple, le conflit qui se produisit à propos d'un compte-rendu de travaux du P. Ingold, et qui faillit amener une rupture entre Liblin et lui (27). Les choses s'arrangèrent, heureusement, et la collaboration continua jusqu'au moment où, Liblin étant mort, la propriété et la direction de la *Revue* passèrent entre les mains d'Angel Ingold et d'Auguste Gasser lui-même. Mais il a raconté naguère ces événements (28).

Nous n'entreprendrons ici ni d'apprécier ce que fut, de 1899 à 1913, l'œuvre de nos deux prédécesseurs, ni d'expliquer comment, presque à la veille de la grande guerre, ils renoncèrent à poursuivre la publication de la vieille *Revue d'Alsace*, qui passa aux mains de M. Louis Herbelin. Notons seulement qu'Auguste Gasser, en même temps que directeur, resta un collaborateur assidu de la *Revue*. Tout en poursuivant, comme nous l'avons dit, l'histoire de Soultz et des villages de son bailliage, il y publia, en 1900, les *Revendications de la maison d'Autriche sur le fief de Hattstatt*; de 1900 à 1902, la *Chronique de Fr. Jos. Wührlin, bourgeois de Hartmannswiller* (avec la collaboration de J. Liblin); en 1904, *La direction des domaines à Colmar pendant l'invasion de 1813-1814*; en 1906, une notice biographique sur *A. I. Ingold*; en 1907, *Soldats alsaciens: Le Capitaine Richard (1810 - 1875)*; en 1909, *Le Collège libre de Colmar*; en 1911, *Charles Zumstein*; en 1912, *Le Capitaine Richard et Napoléon III*; en 1913, *Découvertes archéologiques en Alsace*, sans compter de nombreuses notes bibliographiques ou autres.

(26) « Je suis maintenant secrétaire de la rédaction, et il est possible que je sois rédacteur en chef dans quelque temps. » (Lettre à M. Emile Gall du 12 août 1894.)

(27) Le R. P. Ingold. « *Revue d'Alsace* » 1923, p. 369.

(28) *Ibid.*, p. 371.

On se souvient de l'émoi provoqué dans les milieux érudits alsaciens par les accusations de critiques allemands qui s'étaient attaqués à la probité scientifique de l'historien Grandidier. Il fut grand surtout à la *Revue d'Alsace* : n'est-ce point, en effet, par les soins de Liblin d'abord, du P. Ingold ensuite, qu'ont été mises au jour les œuvres inédites de notre illustre compatriote ? Auguste Gasser s'en fit le défenseur intrépide, et coup sur coup il publia d'abord dans la *Revue Catholique d'Alsace* deux articles : *Grandidier est-il faussaire ?* et : *Sur les prétendues falsifications de Grandidier* (29). Puis dans la *Revue d'Alsace* elle-même il fit paraître : *Encore un prétendu faux de Grandidier* (30). Il prêta, par ailleurs, son concours le plus actif aux recherches du P. Ingold sur les *Correspondants de Grandidier*, et ce lui fut une véritable joie que la découverte et l'acquisition, faite naguère par l'un de nous, à Leipzig, d'une *Alsatia ecclesiastica*, inédit inconnu du grand historien alsacien.

Pour se distraire de ses travaux historiques, et revivre autant que possible dans le cher pays qu'il n'espérait plus revoir jamais, il avait entrepris, en collaboration avec M. J.-B. Munsch, son beau-frère, la confection d'une carte en relief, au 1 : 25 000, du massif du Ballon de Guebwiller. « Notre carte est presque terminée, écrivait-il le 2 mars 1895 ; c'est très joli. » Et le 27 décembre 1896 il pouvait ajouter : « Notre carte vient d'avoir une distinction. Nous avons obtenu une médaille de vermeil de la Société de topographie de France, dans sa séance solennelle à la Sorbonne sous la présidence du ministre de l'Instruction publique. Vous voyez que notre carte est assez bien faite... (31) ». Puis tous deux ajoutèrent à leur œuvre, comme un complément naturel, une *Monogra-*

(29) Années 1898 et 1899. Les deux articles ont paru en brochures in-8°, de 23 et 11 pages. Colmar, 1898 et 1899.

(30) Année 1908, p. 289.

(31) Lettres à M. Emile Gall.

phie de la Vallée de Guebwiller et du Massif du Grand-Ballon, travail de vulgarisation, mais où l'on trouve mille observations recueillies au cours d'une étude minutieuse du pays. L'orographie, la géologie, l'hydrographie y sont présentées sans appareil dogmatique, mais avec une aisance qui fait oublier l'aridité de certains détails, et il en est de même pour la météorologie, la climatologie, la flore, la faune, et enfin la préhistoire. Un mot d'histoire et quelques itinéraires d'excursions terminent cet ouvrage qui, malheureusement, n'a pas été assez répandu en Alsace (32).

On ne pouvait cependant pas vivre les yeux toujours fixés sur le pays perdu, et comme hypnotisé par sa contemplation lointaine. Un Auguste Gasser est d'esprit trop curieux, de tempérament trop observateur pour ne pas découvrir, même en Franche-Comté, même en un coin de cette province où certains bison-tins, trop fiers de leur capitale, n'ont voulu voir qu'une Béotie (33), de nouveaux sujets d'études. « Je fais aussi des découvertes ici, écrit-il tout heureux dès le 30 septembre 1893. J'ai fait la connaissance d'un employé de chemin de fer qui s'occupe beaucoup d'archéologie. Nous avons fait des fouilles sur l'emplacement d'une ancienne villa romaine, et après avoir traversé une couche de débris romains..., nous sommes arrivés sur une couche de diluvium sableux... dans laquelle nous avons trouvé divers ossements et des éclats de silex travaillés : donc nouvel atelier préhistorique, station sur laquelle sont venus s'établir

(32) Paru d'abord dans le *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône* de 1899, il a été publié à part. (Vesoul, 1899, in-8°, IV et 147 pages, avec 6 planches.) La maquette de la carte en relief appartient aujourd'hui à M. Charles Wetterwald, à Guebwiller. Auguste Gasser avait rêvé d'en faire une seconde édition englobant la vallée de Saint-Amarin au Sud, et le Kahlenwasen entier au Nord.

(33) Voir la notice sur Auguste Gasser publiée par *Le Miroir Dijonnais et de Bourgogne*, Septembre 1925.

les Romains. Nous continuerons les fouilles. Puis ce même monsieur, avec deux autres jeunes naturalistes de Gray, sont allés dans une grotte présentant deux salles... Ils y ont trouvé d'abord des poteries romaines..., puis, sous une couche de stalagmites, une terre argileuse avec cendres et charbons contenant des poteries préhistoriques, des os d'animaux, un crâne d'enfant, et une superbe pointe de flèche admirablement travaillée. Nous nous proposons de continuer également sur ce terrain... J'ai aussi près de 100 kilos de silex trouvés dans un atelier de taille déjà connu... (34) ». Le voilà désormais lancé dans une voie nouvelle, et il va prodiguer à son pays d'adoption toute l'ardeur de son zèle scientifique, toute son activité d'homme de bien.

Comme son père l'avait fait à Soultz, et continua du reste à le faire à Mantoche jusqu'à sa mort survenue brusquement en 1899, Auguste Gasser aimait à découvrir autour de lui des jeunes gens bien doués, à leur inspirer le goût de la « science aimable », et à guider leurs débuts avec une sollicitude patiente, un dévouement tout affectueux. Les jeunes naturalistes dont il parlait plus haut étaient encore élèves du collège de Gray : il les groupa autour de lui, d'autres vinrent, et ainsi se constitua un centre d'études très vivant, d'où naquit, en 1894, la *Société Grayloise d'émulation*. Les difficultés ne manquèrent pas, ni les traverses, mais Auguste Gasser tint bon, avec une obstination toute alsacienne, et bientôt il n'y eut plus homme de science dans la région qui ne fût partie de la Société, aujourd'hui très prospère. Depuis sa fondation, et tant qu'il demeura à Mantoche, il en fut, comme le rappela sur sa tombe le président en exercice, M. Victor Maire, le secrétaire dévoué, éclairé, en même temps qu'un des membres les plus actifs.

(34) Lettre à M. Emile Gall.

Grâce surtout à son secrétaire, la jeune société vit bientôt sa réputation se répandre; un généreux Mécène lui accorda de larges subventions, et Auguste Gasser put continuer, de façon méthodique, les fouilles qu'il avait entreprises aux environs de sa résidence. Il en publia les résultats, sous le titre : *Recherches archéologiques sur le territoire de Mantoche*, en divers numéros du *Bulletin de la Société Grayloise d'émulation* (35). Elles lui valurent, en 1904, le prix Marmier (médaille de bronze), de l'Académie de Besançon. En 1894 il avait donné au *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône* une *Notice sur la grotte de la Baume Noire à Fretigney*, et en 1902 paraissait à Gray une brochure sur un tableau de Gresly, peintre de L'Isle-sur-le-Doubs (1712-1756) qui se trouve à l'église de Mantoche (36), en même temps que le *Bulletin de la Société Grayloise* commençait une *Etude préhistorique sur la vallée de la Saône supérieure*.

Préhistoire, archéologie, histoire de l'Alsace et de la Comté, ne suffisaient point encore à épuiser l'activité scientifique d'Auguste Gasser. De 1894 à son départ de Mantoche, il dirigea une station météorologique importante, où il fit des observations régulières et rigoureuses, répétées trois fois par jour et à heures fixes. Elles ont été consignées dans les recueils de la Commission météorologique de la Haute-Saône et du Bureau Central Météorologique, qui lui accorda en 1900 une médaille de bronze, et plus tard un diplôme d'honneur. En même temps il étudiait minutieusement les radiations solaires, et inventait des appareils destinés à diverses observations astronomiques. En 1904 il publiait au *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône* des *Observations actinométriques faites à Mantoche*;

(35) Années 1901, p. 165-282; 1904, p. 82-138; 1911, p. 109-128; 1912, p. 153-166.

(36) Gray, Gilbert Roux, 1902, 8 pages, avec illustrations.

en 1905 des *Observations météorologiques faites pendant l'éclipse de soleil du 30 août 1905*, etc. L'éclipse de soleil du 17 avril 1912 attira particulièrement son attention, et il rendit compte dans le *Bulletin de la Société grayloise d'émulation* des observations qu'il avait faites avec le concours de plusieurs personnes.

Enfin à ces études toutes spéculatives il ajouta d'autres préoccupations plus pratiques. « A force d'étudier et de collectionner des pierres, disait-il plaisamment, j'en suis devenu fabricant (37). » Son beau-frère ayant cédé son étude, ils eurent, en effet, l'idée d'utiliser une carrière qu'ils possédaient, la chaux, le sable de la Saône, et des fabriques de ciment qui se trouvaient à proximité. « Nous fabriquons de jolis carreaux à dessins de toutes couleurs . . . : je fais de la pierre de taille qui ressemble tout à fait à notre grès vosgien » et carrelages, cimentages, tuyaux et mosaïques allaient de pair avec les vieux documents, les silex taillés, les poteries romaines, la météorologie, l'astronomie, et la direction de la *Revue d'Alsace* !

Il en était là lorsqu'éclata la guerre. Auguste Gasser ne l'avait ni souhaitée, ni prévue. Bien plus, à la veille même de la catastrophe il se nourrissait des plus étranges illusions. « Les affaires de Saverne nous plaisent beaucoup, écrivait-il le 9 janvier 1914. Il y a longtemps qu'en France on travaille pour le roi de Prusse : il est juste qu'à leur tour ses officiers travaillent pour nous. J'espère que l'Allemagne va se remuer, et je ne désespère pas de voir avant de mourir la République allemande. Ce sera la solution à la question d'Alsace-Lorraine, le désarmement, et la fraternité des peuples (38) ». Pour lui, comme

(37) Lettre à M. Emile Gall, du 13 décembre 1912.

(38) Lettre à M. Emile Gall, 9 janvier 1914.

pour tant d'autres, hélas, le réveil devait être terrible.

Son beau-frère et sa sœur ayant quitté Mantoche depuis un certain temps pour s'installer à Dijon, il resta seul pendant la première année de la guerre, inquiet pour la France, inquiet pour l'Alsace, inquiet pour les deux neveux qui étaient partis et dont le plus jeune devait mourir des blessures reçues près d'Arras, le 23 juin 1915. La petite usine chômait, faute de main-d'œuvre. A Mantoche même où depuis 23 ans il s'était fait tout à tous, des imbéciles l'avaient traité de « boche », en sa qualité d'alsacien; d'autres d'espion, à cause de ses instruments d'astronomie ! Il s'y sentait seul, inutile, et après la mort de son neveu, il se décida à aller, lui aussi, demeurer à Dijon, auprès de sa famille, tout en conservant dans la Haute-Saône la maison où il se proposait de retourner plus tard, au moins en villégiature, et la fabrique de cimentages, qu'on remettrait en activité après la paix.

La guerre, qui lui avait enlevé son neveu, lui prit d'autres parents, des amis, et notamment un cousin bien cher, le colonel Gasser, tué à la prise du Château de Coucy le 30 août 1918. Mais Auguste Gasser n'était pas homme à se laisser abattre par la tristesse et l'inquiétude, et à rester inactif. « Je me suis mobilisé aussi, écrivait-il le 18 avril 1917, et je m'emploie à l'école de rééducation des aveugles de la guerre qui est installée ici pour la région de l'Est. C'est une œuvre bien intéressante. Heureusement, les pauvres infirmes ont le moral excellent et s'appliquent avec ardeur et succès à tout ce qu'on leur apprend pour charmer leurs longs loisirs et leur permettre de gagner leur vie. » Plus de trois cents de ces malheureux passèrent par l'école jusqu'en 1919, date de sa fermeture, et Auguste Gasser, devenu « instituteur pour les aveugles » et trésorier de l'établissement, ne cessa de prodiguer tout son dévouement à ses élèves,

dont il se plaisait dans ses lettres à vanter l'habileté, le bon esprit et la belle humeur (39).

Et puis, il songeait à l'Alsace dont il n'avait, par la Suisse, que de rares et laconiques nouvelles. Il songeait à la *Revue d'Alsace* dont il saluait d'avance, et dès le début de 1915, la résurrection après la guerre. « Nous étions loin de nous douter, écrivait-il à M. Louis Herbelin, quand nous avons abandonné la direction, que des changements, espérés depuis 44 ans, étaient si près d'arriver. Après la guerre, nous croyons qu'un nouvel avenir est réservé à la Revue, et nous vous sommes reconnaissants de ne pas l'avoir laissé tomber . . . Nous pensons donc qu'aussitôt après la guerre il faudra reprendre la publication; nous sommes tout prêts, M. Ingold et moi, à vous y aider activement (40) ». « Quand la paix sera revenue et l'Alsace redevenue française, la Revue aura plus que jamais sa raison d'être et trouvera, je l'espère, meilleur accueil qu'avant la guerre. J'en ai parlé à M. Ingold qui est de mon avis (41) ». « Il faut que notre chère *Revue d'Alsace* soit prête à reparaitre aussitôt que possible (42) ». Et les recommandations de ce genre ne cessent point durant toute la guerre.

Pour combler la lacune de 1915 à 1918, il proposait alors à M. Louis Herbelin de préparer un volume « qui contiendrait des impressions, des documents, des lettres, des souvenirs sur la guerre en Alsace. Dès maintenant, ajoutait-il, je recueille des souvenirs et des documents. J'ai deux neveux qui, servant au 26^e dragons, ont fait campagne en Alsace au début . . . J'aurai des détails sur Thann, Cernay et les combats autour du Vieil Armand, puis sur la campagne dans la vallée de la Bruche, à Masevaux, etc. Vous même

(39) Lettres à M. Oberreiner, 18 avril 1917, à M. Emile Gall, 20 décembre 1918, et à M. Ch. Wetterwald, 24 février 1919.

(40) Lettre à M. Louis Herbelin, 27 janvier 1916.

(41) Lettre à M. Oberreiner, 9 mars 1916.

(42) Lettre à M. Oberreiner, 17 octobre 1916.

pourrez raconter vos impressions à Belfort et recueillir de semblables souvenirs. Après la guerre, nous aurons aussi les impressions de ceux qui sont restés de l'autre côté. Je crois que le tout, bien coordonné, pourra donner quelque chose d'intéressant, et de précieux documents pour l'historien futur de la guerre terrible que nous voyons (43) ». Beau projet, mais qui, malheureusement, ne put être réalisé.

En attendant, il publiait, à Dijon même, une intéressante brochure sur *Les relations historiques de la Bourgogne et de l'Alsace* (44), s'appliquant de tout son cœur à resserrer les liens si nombreux qui existent entre la France bourguignonne et la France alsacienne, et que devait si bien étudier par la suite un autre de nos compatriotes devenu, lui aussi, bourguignon d'adoption (45). Enfin, quand l'un de nous, conduit par les hasards de la guerre à résider à Dijon d'octobre 1918 à mars 1919, eut trouvé aux Archives les curieuses lettres envoyées d'Alsace par les commissaires du département de la Côte d'Or en 1792, ce fut Auguste Gasser qui le pressa de les publier dans la *Revue d'Alsace*, comme un nouveau témoignage de la permanence des relations entre les deux provinces.

Vint l'armistice. « Vive notre chère Alsace délivrée! » s'écriait-il, plein d'allégresse (46), et plus encore que ses lettres, ses conversations laissaient déborder sa joie. Que de souvenirs évoqués dans la petite mai-

(43) Lettre à M. Louis Herbelin, 27 janvier 1916. — Le 17 janvier 1919, il écrivait encore à M. Charles Wetterwald : « Il serait intéressant d'avoir un journal de ce qui s'est passé à Guebwiller et environs pendant la guerre ».

(44) Dijon, Imp. Darantière (1918), in-8°, 35 pages.

(45) Dr R. Schnaebelé, *Alsace et Bourgogne, les liens qui les unissent*, dans *Mémoires de l'Académie de Dijon*, janv. 1923.

(46) Lettre à M. Louis Herbelin, 3 décembre 1918. — « Enfin vous voilà délivrés des Boches », écrivait-il à M. Charles Wetterwald, le 2 décembre 1918.

son de la rue Montchapet, que de projets échafaudés, que de beaux rêves d'avenir ! Resterait-il à Dijon, retournerait-il à Mantoche, ou bien irait-il retrouver la vieille terre d'Alsace ? L'avenir en déciderait. En attendant, les relations étaient rétablies avec la terre natale ; il montrait tout ému les lettres débordantes de joie qu'il en recevait, les journaux de là-bas qui lui disaient l'accueil triomphal fait à nos troupes. « Que vous dirai-je des nouvelles que vous me confirmez et que les journaux nous apportent de l'enthousiasme et de la joie des alsaciens », écrivait-il à un ami colmarien. « Les français en sont *stupéfaits* ; c'est au point que quelques-uns même doutent de leur vérité ou de leur sincérité. Il faut vous dire qu'avant la guerre les boches avaient mis de telles barrières entre la France et l'Alsace que les français connaissent peut-être mieux la Chine que notre pays. » Et prévoyant que de cette ignorance, d'ailleurs réciproque, naîtraient d'inévitables malentendus, il ajoutait, prudent et sage : « Il faudra que de chaque côté on ne soit pas trop susceptible et qu'on se montre conciliant (47) ». Cette idée ne l'abandonnera plus, et reviendra jusqu'à la fin, comme un « leit-motiv » dans sa correspondance avec ses amis alsaciens. Prévenir les froissements, les mécontentements, les heurts ; expliquer la raison d'être d'habitudes, nouvelles pour l'Alsace, et qui étonnaient ; marquer toujours la distinction entre la France et les hommes qui parfois la représentent, et montrer l'injustice qu'il y aurait à la rendre responsable de leurs imprudences ou de leurs erreurs ; faire comprendre que si le régime de liberté politique qui est le nôtre peut avoir des inconvénients, il présente aussi d'immenses avantages, et qu'il faut savoir s'y adapter : tel est le véritable apostolat auquel il se livrera sans relâche, heureux de tout progrès vers une union plus intime. Comme en août

(47) Lettre à M. Emile Gall, du 17 décembre 1918.

1919 quelques instituteurs alsaciens s'étaient rendus à Dijon pour suivre à l'Université, durant leurs vacances, des cours spéciaux destinés à les perfectionner dans la langue française, il tint à les connaître, à les encourager, à les conseiller, à leur faire lui-même des cours, pensant avec raison que la véritable assimilation s'obtiendrait à force de dévouement intelligent et de sympathie active, bien plutôt qu'à coups de circulaires et de décrets.

Au printemps de 1919, il songea à revoir le pays, après 27 ans d'absence : « Je vois que vous faites encore pas mal la fête », écrivait-il en annonçant son départ, fixé au 4 juin. « Je vous dirai que ce n'est pas ce que je vais chercher en Alsace. Les deuils que nous avons subis . . . jettent un grand voile sombre sur notre joie. C'est un pèlerinage recueilli et pieux que je vais faire . . ., revoir les bons amis qui me sont restés fidèles, prier sur les tombes chères de mes parents, revoir les lieux où se sont écoulés les jours heureux de mon enfance et de ma jeunesse, et puis aller faire un pèlerinage promis à Notre-Dame de Thierenbach. Vous voyez qu'il n'y a pas beaucoup de place dans ce programme pour danser (48) ».

Il ne dansa point, en effet, mais sa joie, pour n'être pas bruyante, n'en fut pas moins profonde, et à son retour à Dijon, il écrivit ses impressions de Soultz, de Guebwiller, de Colmar et en fit part au public bourguignon en un charmant article du *Miroir Dijonnais* (49), tandis qu'à l'un de ses vieux amis colmariens, qu'il avait retrouvé souffrant, il disait : « Prenez le plus de repos possible dans la belle nature et les beaux sites de notre chère Alsace. C'est ce que j'ai le plus admiré à mon voyage. L'œuvre de Dieu reste toujours dans la même beauté, malgré les hommes et leurs méfaits (50) ».

(48) Lettre à M. Emile Gall, 24 mai 1919.

(49) *En Alsace après 27 ans*, année 1920, p. 33, 87, 120. —

(50) Lettre à M. Emile Gall, 23 août 1919.

Il ne devait pourtant plus se réinstaller au pays natal, comme il en avait eu un instant la pensée, et la fin de sa vie s'écoula à Dijon.

Précédé par la réputation que lui avaient value ses travaux en Alsace et dans la Haute-Saône, il y avait été accueilli avec une cordialité vraiment bourguignonne. Des ressources plus étendues s'offraient à son activité : il travailla désormais avec plus d'acharnement encore qu'à Mantoche.

Admis dès son arrivée à la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, il fut nommé en mars 1919 conservateur-adjoint du Musée de la ville. Il y avait là quantité d'objets préhistoriques, gallo-romains ou du moyen-âge, mais la série moderne manquait totalement. Il s'efforça de la créer, d'augmenter toutes les collections, de les classer avec soin. Nommé secrétaire de la Commission le 2 février 1922, il vit ses occupations devenir plus absorbantes encore.

Le 17 mars 1920, il fut reçu membre résidant de l'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de Dijon. Dans son discours de réception il parla des relations qui avaient existé jadis entre l'antique et célèbre Compagnie, son secrétaire d'alors, le D^r Maret, et le premier alsacien qui en eût fait partie, l'historien Grandidier. Quand il publia son discours, il le fit suivre de lettres inédites des deux savants sur diverses questions d'histoire, d'archéologie, de météorologie, etc. (51).

Son activité à l'Académie de Dijon a été prodigieuse, et il s'y révèle, comme toujours, d'une curiosité intellectuelle quasi universelle. Dès le 1^{er} décembre 1920, il lit une note intitulée : *L'Académie et les études astronomiques et météorologiques*, et con-

(51) Les Correspondants de Grandidier : le docteur Maret, dans *Mémoires de l'Académie de Dijon*, 5^e série, tome III, fasc. IV, p. 141-191.

clut à la création d'une commission permanente de météorologie, le maire de Dijon ayant offert de remettre à la disposition de la Compagnie le local qu'avait occupé jadis son observatoire dans la tour de Brancion, à l'Hôtel-de-Ville. Le 12 octobre 1923, il devait généreusement se dessaisir de tous les instruments de météorologie qu'il avait acquis peu à peu pendant de longues années, et permettre ainsi l'installation immédiate de l'observatoire souhaité.

Le 20 avril 1921 il présenta à l'Académie un rapport sur la Société astronomique de Bordeaux et ses études de physique solaire, en même temps que le résultat des observations qu'il avait faites lui-même pendant l'éclipse de soleil du 8. Le 9 novembre, il lut une étude sur le Mediolanum de César, qui parut dans le *Bulletin* de l'Académie en février 1922 sous le titre : *Malain et le Mediolanum celtique*. En 1922 il fut désigné, le 1^{er} février, comme secrétaire de la commission nommée pour éditer une Flore de Bourgogne; le 17 mai il fut élu pour quatre ans membre du conseil d'administration et conservateur des collections; en juin et juillet, il publia dans les *Mémoires*, en collaboration avec M. Ch. Faitout, une *Histoire de la paroisse et du prieuré-cure d'Autrey*. En 1923, il fit don à l'Académie de ses collections d'histoire naturelle, qui comprenaient environ 2 000 pièces; en mars il fit paraître aux *Mémoires* une notice sur *le plafond sculpté d'une maison de la rue Jeannin à Dijon*; en novembre, au *Bulletin*, une étude sur *l'Heure locale et l'heure légale*; en juin 1924, aux *Mémoires*, un *Essai historique sur l'astronomie en Bourgogne*. Puis il décrit une patère de la collection Changarnier sur laquelle se trouve un graffite en caractères étrusques, et en novembre, il fait à la commission de numismatique une communication sur le tabellionage de Mantoche, à propos d'un sceau du xv^e siècle dont on avait retrouvé la matrice. En 1925 enfin, après avoir entretenu l'Académie, le 14 janvier, des images de

Sainte Agathe, il publie dans les *Mémoires*, en avril, une étude sur *les tremblements de terre en Bourgogne*, et en mai, une note sur *la visibilité du Mont-Blanc en Côte-d'Or*.

Ce n'est pas tout. Il y avait à Dijon, avant la guerre, une *Revue de Bourgogne*, fort intéressante, mais qui devait sombrer, comme tant d'autres, dans la tourmente. Elle devait publier un numéro spécial sur l'Alsace, dont M. Gasser avait dressé le sommaire (52) et pour lequel il comptait sur divers collaborateurs. Il destinait à la première partie de la publication (Alsace et Bourgogne) une étude sur l'introduction de la pomme de terre en Alsace et M. de Corberon et une autre sur Voltaire et le président de Rufey à Colmar. La deuxième partie (L'Alsace chez elle), entièrement de lui, est encore inédite. Après l'armistice on créa, pour remplacer cette revue, le *Miroir dijonnais et de Bourgogne* : Auguste Gasser aussitôt s'enrôla parmi ses collaborateurs. Il lui apporta, à partir de 1920, des articles nombreux et variés, étudiant tour à tour l'exposition d'art ancien à Dijon; un village bourguignon, Darois; le château Grillot de Mantoche; Blaisy, ses seigneurs, ses pierres tombales; la représentation de la Nativité dans l'art populaire, sans compter ses impressions de retour en Alsace, que nous avons déjà mentionnées. Il devait d'ailleurs bientôt assumer, en plus de tant d'autres, la charge de secrétaire de la rédaction de cette excellente revue régionaliste.

Ce fut le directeur du *Miroir*, M. A. Heuvrard, qui, en 1923, crut devoir signaler les travaux et les mérites d'Auguste Gasser à la Société nationale d'encouragement au bien. Le 8 juillet suivant, cette Société lui remettait, au Palais du Trocadéro, une médaille d'honneur de vermeil « pour l'ensemble de ses publications tendant à l'éducation de la jeunesse dans les cam-

(52) Lettre à M. Charles Wetterwald, 8 juillet 1919.

pagnes, à la vulgarisation des sciences, à la rééducation des aveugles de guerre. » Toujours modeste, il annonçait en ces termes la distinction dont il était l'objet : « Un ami . . . a eu la singulière idée de me faire décerner cette récompense; comme toutes les récompenses officielles, elle ne va pas à qui la mérite (53) ».

L'été suivant le gouvernement à son tour le nomma Officier d'Académie. Il en fut heureux, tout en affectant d'en plaisanter. « Les calculs des fabricants d'almanachs doivent être faux, écrivait-il d'Auvev, petit village de la Haute-Saône, le 27 août 1924. A en juger par les événements, nous sommes en mars : en effet, une violette a fleuri à ma boutonnière. Mais comme on appelle aussi ces violettes des palmes, j'ai pensé qu'il me fallait aller vivre au désert, comme les palmiers, et je suis venu ici, où j'ai trouvé une délicieuse oasis. Mais voilà : au désert il ne pleut pas, et nous avons au contraire de l'eau en abondance. Décidément, tout se brouille : les violettes, les palmiers, le désert, la pluie. Parlons d'autre chose, nous comprendrons mieux (54) ».

L'« autre chose », à laquelle il revenait toujours, c'était la chère Alsace, qui conservait dans son cœur une place de prédilection, et la *Revue d'Alsace*, que le *Miroir Dijonnais* était loin de lui faire oublier. Il s'inquiétait des difficultés que M. Louis Herbelin éprouvait à la remettre sur pieds, et se plaignait de l'indifférence du public. Lui qui déjà en 1905 écrivait « Notre Revue est trop sérieuse, trop scientifique pour les esprits superficiels d'aujourd'hui (55) », devait avoir bien d'autres raisons de critiquer le temps pré-

(53) Lettre à M. Oberreiner, 29 juin 1923.

(54) Lettre à M. Oberreiner, 27 août 1924.

(55) Lettre à M. Oberreiner, 11 janvier 1905.

sent. « Revues, sociétés savantes sont dans le marasme. Les nouveaux riches ne veulent que des publications tapageuses; les anciens riches, devenus les nouveaux pauvres, n'ont plus le moyen de soutenir les publications sérieuses »; et ailleurs : « Nous sommes à l'époque des barbares, les intellectuels n'ont plus de place au soleil (56) ». Raison de plus pour redoubler d'efforts, pour s'acharner à faire vivre une publication qu'il jugeait nécessaire. Ce fut lui, nous l'avons su plus tard, qui suggéra à M. Louis Herbelin l'idée de nous associer tous deux à la direction de la Revue, en attendant que sa mort nous en laissât la charge entière. Jamais ses avis, ses conseils, sa collaboration ne nous manquèrent. En 1919 il donnait à la *Revue* la *Chronique d'Ensisheim* et une notice biographique sur *Angel Ingold*, ainsi que des *Souvenirs alsaciens sur une cloche de la Haute-Saône*. En 1920, c'était un article sur *La bibliothèque Léon Baumgartner*, vendue à Strasbourg peu auparavant, et le récit de *La chevauchée du 26^e Dragons en Alsace* (1914), à laquelle avaient pris part ses neveux. En 1922 il commençait son histoire du *Pèlerinage de Thierenbach* qu'il devait poursuivre jusqu'en 1924, après l'avoir interrompue en 1923 pour consacrer à son ami, *Le R. P. Ingold*, des pages où se révélait tout entier son cœur si bon et si fidèle. Puis il nous apportait des documents, nous posait des questions, envoyait des réponses, nous promettait de nouvelles études, vivait en somme de notre vie, toujours prêt à se dévouer au succès d'une publication à laquelle il avait consacré une si grande part de son existence.

Presque chaque été le voyait revenir au pays, à Sultz, à Guebwiller, à Colmar, en mai 1920, en juin 1921 (57); et si en 1922 il ne put y venir, nous l'y vîmes deux fois en 1923, en juin d'abord où il

(56) Lettres à M. Oberreiner, 15 mars et 6 avril 1920.

(57) Il rendit compte de ce voyage dans le *Bien public* de Dijon (16, 17 et 18 juillet) sous le titre : **En Alsace. — Tourisme.**

visita l'exposition de Thann avant d'aller au pays natal et à Colmar, en octobre ensuite, où il fut parrain d'une cloche à Thierenbach.

L'année suivante de multiples travaux et un déménagement le retinrent à Dijon, et il n'en sortit guère que pour aller visiter les fouilles d'Alesia et, au mont Auvet, l'emplacement de l'ancienne enceinte d'un camp et d'un cimetière mérovingien entourant une église primitive. C'est dans l'été de 1925 qu'il devait faire au pays natal sa dernière visite.

Il s'y décida avec des appréhensions, et comme un pressentiment. « Je me réjouis de vous revoir tous et de revoir l'Alsace, écrivait-il, mais j'ai peur de la fatigue... Je crois bien que ce sera la dernière fois que je ferai le voyage d'Alsace (58) ». Cependant il semblait allègre quand le 20 juin il arriva à Guebwiller chez son vieil ami M. Charles Wetterwald, dans l'hospitalière demeure du Gräthof, vrai musée du Florival. Tout en devisant d'histoire et d'archéologie, ils se promenèrent ensemble au Hugstein, à Issenheim (59), puis Auguste Gasser se rendit à St-Amarin, à Thann, à Mulhouse, mais au retour il se sentit souffrant et dut une première fois s'aliter. Se croyant remis, il s'en fut, le 30, à Colmar et à Kaysersberg, puis, le 1^{er} juillet, à Munster. Atteint d'une deuxième crise le lendemain, il put encore, le 14 juillet, assister, de la mairie, au défilé du cortège officiel; mais dans la nuit du 16 son état était si grave qu'il reçut les derniers sacrements. Une accalmie permit pourtant à sa famille de le ramener le 21 à Dijon, et l'espoir renaissait de le voir malgré tout triompher du mal quand soudain, le 24 au soir, il s'éteignit au milieu des siens.

(58) Lettre à M. Emile Gall, du 25 mai 1925.

(59) Il nous a laissé des notes inédites qui seront utilisées prochainement pour une histoire d'Issenheim.

En novembre 1899, parlant de son père qui venait de lui être enlevé, Auguste Gasser écrivait : « Si tant d'estime lui est gardée, je dois me souvenir que noblesse oblige. Puissé-je être digne de lui, et laisser à mon tour, quand je m'en irai de cette terre où j'ai trouvé tant de peines et si peu de joies, au moins la réputation d'un homme de bien (60) ».

Homme de bien, il le fut dans toute la force du terme, et le mardi 28 juillet 1925, après qu'à l'église de Mantoche, où il avait si souvent prié, ses amis eurent demandé à Dieu pour ce grand laborieux le repos qui ne cessera point, ils se plurent, au bord de sa tombe, à célébrer ses qualités de droiture, d'amabilité, de cordialité, son dévouement aux œuvres sociales, le zèle qu'il déploya au service de la jeunesse, tout autant que sa science et son patriotisme. « Chez lui, disait l'un d'eux, la conscience du bien à faire était non seulement fonction de son caractère, mais aussi l'application des principes religieux dont il était convaincu (61) ». Auguste Gasser, en effet, fut un catholique de foi sincère, ardente, active, d'une piété simple, sans ostentation, nourrie de sérieuses lectures au premier rang desquelles, sur le conseil du P. Ingold, il avait mis celle de Bossuet. Mais il pensait que sa croyance même l'obligeait à n'être jamais ni injuste ni intolérant, et à ne jamais se départir d'une complète impartialité scientifique.

« En histoire, se plaisait-il à répéter, il faut dire ce qui est, rien que ce qui est, et laisser parler les documents autant que possible. Au lecteur à faire ses réflexions (62) ». Lorsqu'il abandonna la *Revue d'Alsace* aux mains de M. Louis Herbelin, il lui dictait ainsi son programme : « Je veux que la Revue soit dirigée avec tolérance et impartialité. Tolérance pour

(60) Lettre à M. Emile Gall, du 23 novembre 1899.

(61) Discours de M. Victor Maire, président de la Société grayloise d'émulation, dans *La Presse grayloise* du 1^{er} août 1925.

(62) Lettre à M. Louis Herbelin, du 4 mars 1914.

les personnes, impartialité pour les faits (63) »; et il fut le premier à nous approuver lorsqu'à notre tour nous songeâmes à élargir le cercle de nos collaborateurs, qu'il regrettait lui-même d'avoir vu se restreindre un peu trop au cours des années précédentes : « La Revue prend enfin la tournure que j'aurais toujours voulu lui donner ! (64) ».

Des préoccupations religieuses et morales le poussèrent à Mantoche à s'occuper d'œuvres de jeunesse; mais il y fut conduit surtout par l'affection profonde que lui inspirèrent toujours les jeunes gens, et qui reste un des traits marquants de son caractère. « Un dimanche de 1909, rappelait à ses obsèques M. Louis Payet, président de la Jeunesse Catholique de Mantoche, il nous trouvait, flanant dans les rues après vêpres, et nous réunissait dans la salle où étaient installées ses collections... Il sut si bien nous intéresser que le dimanche suivant nous nous trouvions, les mêmes, réunis chez lui : il nous avait conquis; et ainsi, un groupement catholique, profondément attaché à ses croyances et à une vie de sérieux et de labeur, était fondé dans la paroisse. » Et l'orateur célébrait cet homme si bon qui mettait au service des jeunes gens son temps, son argent, et surtout sa santé. « Il se prodiguait pour tous, répondant avec la même bonne humeur à toutes les questions qui lui étaient posées... Il restera pour nous un modèle de bonté et de dévouement (65) ». « A Mantoche, écrivait de son côté Auguste Gasser, nous avons fait des patronages. J'en dirige un de garçons de 11 à 15 ans. J'en ai 24, je les fais jouer le dimanche. Je leur enseigne la vraie morale et la vraie histoire dans des conférences... Ils écoutent bien (66). » « Ce sont de bons cœurs, disait-il d'eux quelques mois

(63) Lettre à M. Louis Herbelin, 6 mars 1914.

(64) Lettre à M. Joachim, du 9 décembre 1923.

(65) *La Presse grayloise*, 1^{er} août 1925.

(66) Lettre à M. Emile Gall, du 6 janvier 1910.

après, mais comme ils sont mal dressés ! C'est l'indiscipline en plein. Il a y des jours où je ne peux en faire façon (67) ». Il réussit pourtant à les « dresser », et pendant la guerre, ce lui fut une récompense de les voir faire vaillamment leur devoir. « Mon patronage de Mantoche a été bien éprouvé, écrivait-il après l'armistice. J'ai eu le chagrin, mais aussi la fierté d'en voir tomber plusieurs en héros et en chrétiens (68) ».

Nous avons déjà dit comment une réunion d'autres jeunes gens donna naissance à la Société grayloise d'émulation. « Je n'oublierai jamais, disait encore le Président de cette société, le spectacle de la joie épanouie sur ces jeunes visages lorsque ce groupement prit corps sous le nom de Société Grayloise d'Emulation; car c'était bien pour eux l'émulation au travail, l'émulation à l'instruction, et aussi — pourquoi le laisser dans l'ombre ? — l'émulation à la distraction utile, honnête, à la conduite digne, l'émulation de donner en tout satisfaction à leurs parents (69) ».

C'est encore pour rendre service aux jeunes gens qu'il accepta, en 1900, d'être nommé président d'une société de musique fondée par l'instituteur du village; c'est pour ses jeunes compatriotes de Soultz qu'il pressait en 1894 son ami de jeunesse de résumer en allemand l'histoire de la ville et de la publier. « Ce que je trouve utile pour l'enfant, écrivait-il à ce propos, c'est de tirer de l'histoire des déductions philosophiques. Je voudrais pouvoir lui montrer, comme je le fais dans ma grande histoire de Soultz, comment le peuple lutte pour sa liberté, comme la société se constitue, se soutient, quelles sont les causes de sa prospérité ou de sa décadence. De l'histoire, il doit se dégager à mon sens cette grande pensée que le peuple ne doit admettre d'autre maître que Dieu, en

(67) Lettre à M. Emile Gall, 24 septembre 1910.

(68) Lettre à M. Emile Gall, 17 décembre 1918.

(69) Discours cité de M. Victor Maire.

la main de qui repose tout l'univers; que le peuple pour son bonheur et sa défense contre le mal, doit s'ériger en sociétés communes, fraternelles, où doit régner l'égalité absolue; que pour y arriver, il est forcé de se donner des guides, mais non des maîtres; que ces guides doivent être choisis parmi les plus dignes...; qu'il doit exercer sur eux la surveillance la plus vigilante, et les renverser, quels qu'ils soient, dès qu'ils défont. Un tel enseignement mettrait de la raison dans les révolutions et annihilerait désormais le despotisme, les guerres entre les peuples. Guerre au despotisme, fraternité entre les peuples! — Mais, ajoutait-il, si vous enseigniez une telle doctrine, vous seriez brûlé vif! (70) ». Son ami, fort heureusement, ne fut point brûlé, mais les autorités scolaires allemandes lui refusèrent, sous des prétextes futiles, l'autorisation de publier son histoire de Soultz.

Enfin il faudrait pouvoir dire avec quelle affectueuse, avec quelle paternelle sollicitude il suivit, après la guerre, l'éducation de ses jeunes amis d'Alsace, — les fils des amis d'autrefois, — les guidant de ses conseils dans leurs études, dans le choix de leur carrière, leur adressant de véritables lettres de direction qui sont admirables, et cherchant à leur inspirer toujours, avec l'amour de Dieu et celui de la patrie, l'attachement au devoir, le goût du travail, et aussi de la liberté, « trop bien plantée sur la terre de France, comme il l'écrivait un jour, pour qu'on puisse la déraciner (71) ».

Lorsqu'il y a deux ans, il eut achevé sa biographie du P. Ingold, Auguste Gasser nous l'envoya en disant : « Ce travail a été pour moi difficile, et je crains

(70) Lettre à M. Emile Gall, du 12 juin 1894.

(71) Lettre à M. Emile Gall, 23 décembre 1902.

d'avoir mal rempli ma tâche; douloureux, car il a renouvelé mes regrets de la perte de ce cher ami; consolant tout de même, car je viens de revivre, en relisant ses lettres, de longues années d'une constante et croissante amitié (72) ». Ces sentiments, nous les éprouvons nous-mêmes au terme de la notice où nous avons essayé de retracer les traits essentiels de sa physionomie. Sans nous dissimuler tout ce que ce portrait a d'inégal à son modèle, nous le dédions à la mémoire de notre ami comme un faible témoignage de notre affection, de notre reconnaissance et de nos regrets.

J. JOACHIM et C. OBERREINER.



(72) Lettre à M. Oberreiner, 13 décembre 1923.